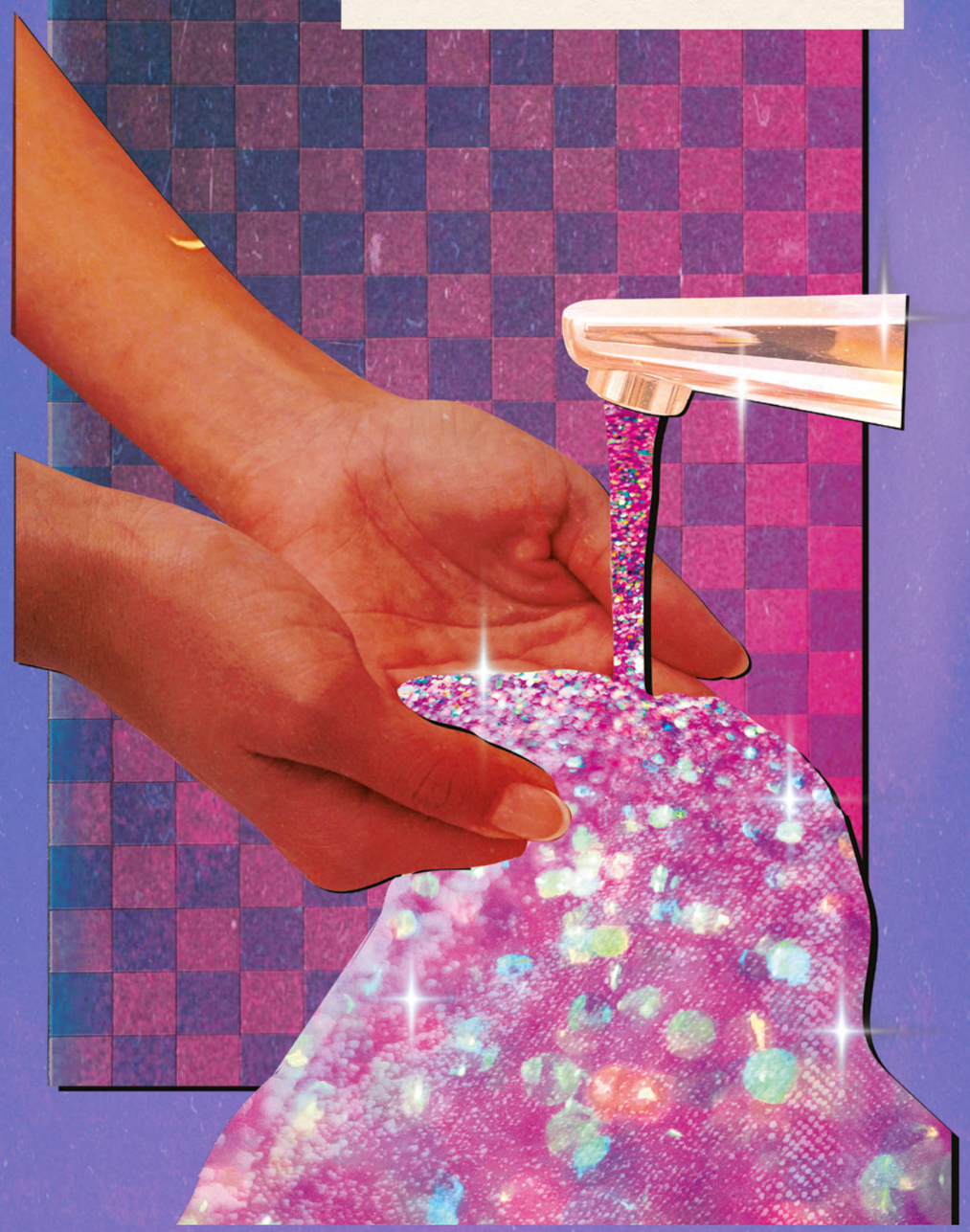
LE DRAG PEUT-IL ÊTRE ÉCOLO ?



Face à la précarité et à la demande de renouveau dans les *looks*, la plupart des drags sont contraint·es d'acheter des vêtements et accessoires à bas prix, peu éco-responsables. Mais un circuit vertueux de récupération, de prêts, et d'échanges est en place.

TEXTE : **MARION DURAND**

LES ÉTAGÈRES bricolées par Enza Fragola recouvrent les murs de son petit appartement de Villejuif (Val-de-Marne) jusqu'au plafond. Derrière la drag queen de 37 ans se dresse un empilement de boîtes en plastique étiquetées « fausses fourrures », « sequins », « insecte, serpent, pouic-pouic », et « piano ». Piano ? « *Il doit y avoir un musicien maudit dans l'immeuble qui jette un synthétiseur chaque année. La première fois, je l'ai laissé, mais la deuxième fois, je l'ai récupéré dans les encombrants* », explique Enza, qui a pour habitude de récupérer tout ce qu'elle peut pour ses *looks*. Du synthétiseur, elle a tiré une robe noire pailletée ornée d'un clavier qui s'enroule autour des hanches. Si la tenue ne fait pas tout, elle reste centrale pour exprimer le style et la personnalité d'un alter ego drag. Pour les drags les plus à l'aise financièrement, se tourner vers des créateurs ou se faire prêter des tenues par de grandes marques sont des options assez confortables. Pour les autres, outre la récup', les prêts ou les échanges, les achats de produits bas de gamme dans des enseignes pas très éco-friendly s'imposent. La communauté drag est pourtant ancrée à gauche et pro-écolo : seulement voilà, elle n'a pas toujours les moyens de ses valeurs politiques.

Sur un buste de mannequin, une des prochaines créations d'Enza prend forme. Quelques épis de blé sont piqués sur un corset fait de plusieurs chapeaux de paille achetés chez Action, une enseigne de hard discount. « *Les têtes de blé, c'est du plastique,* glisse Enza. *Ça vient de chez AliExpress.* » Elle poursuit : « *C'est sûr, on consomme énormément de bazar. Quand je commande sur certains sites, je sais que ça a fait le tour du monde avant d'arriver et que ça a été produit dans de mauvaises conditions. J'aimerais bien tout acheter chez les copines créatrices, mais ce n'est pas possible, ce n'est pas du tout le même prix.* » D'autant plus que depuis Drag Race France, les exigences du public ont augmenté : il faut des paillettes, des strass, du flamboyant, du spectaculaire. Et surtout, de la nouveauté.

Au quatrième épisode de la saison 2 de l'émission, Piche, queen gitane à barbe, s'imagine en Rose de Titanic et débarque sur le *runway** une planche collée dans le dos et une robe qui rappelle élégamment un gilet de sauvetage. Ce sont les mains de Geoffrey Mingot, un jeune créateur parisien, qui ont brodé les ornements récupérés sur un lustre, et scié le bois de la planche, elle aussi récupérée. Geoffrey est un créateur bien de sa génération : l'upcycling et le souci écologique constituent le fil rouge de sa pratique. Par contre, pour la tenue de Piche, il a dû acheter le tissu. « *Quand on travaille sur Drag Race, le but est de correspondre à un thème très précis, il faut trouver la bonne matière, le tissu qui a la bonne couleur… ça peut compliquer les choses en termes d'upcycling* », explique-t-il.

Mascaraz-de-marée

Le marché parallèle de troc et de prêt est particulièrement important dans le drag. « *95 % des drags ont dû commencer en empruntant les vêtements de leur mère, de leur tante, de leur sœur,* avance-t-il. *La seconde main fait presque partie intégrante de l'art du drag* », rappelle Geoffrey, également à la tête d'une boutique de fripes avec son mari. Rembourrages, vêtements et bijoux sont ainsi rarement jetés et bien souvent transmis à des potes ou à des *babydrags**.

Pour autant, un drag zéro déchet paraît hors d'atteinte pour le moment. « *C'est très compliqué parce que ça demande énormément de matériel et énormément de consommables, donc ça produit beaucoup de déchets en termes d'emballages* », pose Marion Cazaux, doctorante en histoire de l'art contemporain à l'université de Pau et des pays de l'Adour, qui fait sa thèse sur le drag. Il y a aussi la question des perruques, souvent synthétiques pour celles et ceux qui ne peuvent pas se payer du cheveu naturel. Il s'agit là aussi d'une industrie très polluante qui échappe partiellement au circuit de prêt et d'échange. « *Ça se pratique quand même, mais c'est vraiment beaucoup plus difficile*, dit Marion Cazaux. *Quand une perruque a été crêpée ou coiffée, c'est compliqué de la récupérer.* »

Le maquillage ne se prête pas non plus. Pour qu'il soit réussi, tienne toute la soirée et soit visible même de loin, il est souvent appliqué en couches généreuses : comptez facilement un tube entier de mascara pour une barbe bien fournie sur les joues d'un drag king. Le maquillage biologique est la seule alternative pour limiter un impact néfaste sur l'environnement, mais il reste inaccessible pour la plupart des drags. Ce n'est pourtant pas l'envie qui manque. Marion Cazaux travaille sur sa thèse depuis 2018. Au début, les préoccupations environnementales et climatiques lui semblent résiduelles chez les drags avec qui elle s'entretient. Aujourd'hui, elle assure entendre « *un discours écolo de plus en plus fort, probablement dû à la nouvelle génération et à la montée de l'écoanxiété.* »

Quand Enza Fragola maquille des enfants lors d'ateliers, certains parents l'interrogent sur les paillettes qu'elle utilise. « *C'est du microplastique, on sait très bien que c'est de la merde*, souffle-t-elle, toujours depuis son petit appartement foutraque. *Mais j'ai regardé le prix de la fiole de paillettes biodégradables. C'est plus cher que de la drogue !* » ●